

Jean-Pierre Vaissaire

# Chaconne

roman

d'après Jean-Sébastien Bach



Le pays de Provence est veillé par deux saintes. Elles ont la peau blanche et nue.

Alanguies l'été, sur la plaine elles offrent leurs flancs aux soleils les plus indiscrets.

Dressées l'hiver, devenues soldates, l'épée à la main elles défient les vents du Nord les plus barbares.

Cette veille sensuelle, ce combat durent depuis des millénaires.

L'une se nomme Baume, l'autre Victoire.

La première a abrité les dernières années de la vie terrestre de Marie de Magdala dans une grotte dont elle porte le nom. Le crâne de la compagne de Jésus de Nazareth est conservé, intact, dans une basilique proche.

La seconde joue avec le soleil, elle absorbe ses rayons puis les relâche en d'indomptables irisations que les peintres, poètes de la lumière, mettent leur folie à vouloir restituer sur la toile.

Les deux saintes, parallèles, sont distantes d'à peine deux journées de marche. Entre les deux géantes de calcaire s'étend un pays de bonheur et de misère, d'abondance et de famines, d'ivresses et de rigueur.

On y cultive la vigne, qui se prête aux duretés comme aux mollesses des climats, tant elle a voulu se faire aimer des hommes.

La plaine qui s'étend d'une montagne à l'autre est donc de ceps et de chemins, de rares rivières qui cessent de couler dès le début de l'été, de quelques bocages ou haies réduites à de simples rangées de cyprès destinées à casser la force du vent.

Les domaines y sont vastes ou modestes selon les hasards et les naissances.

Jules-Henri, enfant, allait, l'été, passer quelques semaines aux Fontinelles chez une tante de sa mère, jusqu'aux vendanges. Les Fontinelles lui semblaient un domaine immense, ses vignes s'étiraient à l'infini. Les enfants n'ont pas les mêmes yeux.

Jules-Henri sortait de l'enfance lorsque Chaconne naquit. On était en septembre, en pleine vendange, et le bébé vit le jour entre deux rangs de vignes lourdes de fruits.

La mère de Chaconne se nommait Zara. Elle était une de ces journalières apparaissant par incidence naturelle à la bonne saison, juste au moment où l'on a besoin de main d'œuvre dans les fermes. Ainsi pour les ébourgeonnages printaniers, ainsi pour les vendanges.

Zara ne parlait pas un mot de provençal, encore moins de français. Elle était fière, regardait droit dans les yeux et paraissait croire que cela la dispensait d'apprendre les langues communes.

Elle avait vu le jour à la pointe extrême d'Andalousie, où la terre devient eau, passage d'un monde à l'autre où l'Europe tend les lèvres à l'Afrique pour un baiser qui ne s'échange pas.

Pour l'heure elle venait de l'est, de pays de hautes forêts où l'on se réunit chaque soir autour de brasiers ardents pour jouer de la musique et pousser des voix rauques jusqu'aux cieux, avant d'aller se coucher dans d'improbables roulottes.

Zara ce matin-là était silencieuse. Zara était ainsi, elle avait appris à ne partager avec ceux qui l'entouraient que le strict nécessaire, gestes, grimaces ou onomatopées variées.

Zara et Jules-Henri s'entendaient à merveille, de regards échangés en compréhensions immédiates, de complicités en silences éloquents. Zara était jeune, vive et volontaire, dans ses yeux brillaient la soumission et la révolte. Elle n'était pas sans beauté, il l'admirait. À l'heure du repas elle venait s'asseoir à son côté. Elle sentait bon. À l'heure du travail ils vendangeaient la même rangée de ceps et quand quelqu'un faisait une annonce ou qu'un ordre était donné, elle le questionnait du regard afin qu'il lui mime ce qui venait d'être dit.

Zara était arrivée seule, et grosse. Personne n'avait posé de questions. Elle travaillait à bonne cadence. La jeune femme avait le regard d'une renarde et son instinct.

Lorsque le moment de la naissance fut venu, Jules-Henri comprit d'un signe qu'elle désirait qu'il l'accompagne un peu à l'écart.

Elle marchait lentement, les deux mains posées sur un ventre dont elle semblait vouloir à la fois retenir et aider les efforts. Jules-Henri la vit s'agenouiller avec précaution. Les genoux fichés en terre pour les y ancrer, elle s'inclina et baisa des deux lèvres la surface du sol, devant elle, comme par révérence elle eût baisé sa terre natale. Sa propre mère, à sa naissance à elle, avait accompli le même geste.

Jules-Henri la vit enfouir ses deux mains, jusqu'aux bras, jusqu'aux épaules, sous ses multiples jupes, son dos s'arc-bouta et quelques instants plus tard elle se redressa tenant dans ses mains quelques livres de chair rose et mouillée juste sorties de ses entrailles et qui étaient Chaconne, sa fille. Elle la couvrit du fichu de laine brute qu'elle portait sur les épaules.

Chaconne ne crie pas.

Elle a les yeux grand ouverts.

Chaconne dès la première seconde de sa vie, défie le monde. Zara se perd longuement dans son regard, puis donne à sa fille la première tétée – qu'elle ne réclamait pas.